

Temps Moderne.

juin 51

Spectacles

Œdipe, par André Gide, au Théâtre Marigny.

Il a donc fallu ces admirables représentations de J. Vilar pour que nous rendions à l'*Œdipe* d'A. Gide, pour que, loin d'y sentir l'appât et la contention, nous soyons charmés par sa jeunesse, son constant bonheur théâtral.

N'est-il pas significatif que, de tous les écrits d'A. Gide, le *Journal* excepté, ce soient ces trois œuvres empruntées à l'antiquité grecque qui, aujourd'hui, témoignent le plus heureusement de son génie : l'irrévérencieux *Prométhée mal enchaîné*, l'impertinent *Œdipe*, le grave *Thésée*. Gide met en question, interroge — il s'oppose. La légende donnée, cette légende qu'il s'est en vain épuisé à chercher tout au long de ses *Faux monnaieurs*, le voici à son aise. Il va s'en jouer, se prendre à ce jeu, et, tout naturellement, toucher à l'essentiel. Quitte, à la fin, par un ultime coup de pouce à brouiller les cartes et à laisser entendre que cet « essentiel » ne l'était peut-être pas, rien qu'une feinte, et qu'il faudrait chercher plus loin.

C'est en 1930 que Gide écrit son *Œdipe*. Vieux projet, sans doute, mais qu'il ne reprit qu'aux environs de 1927, s'il faut en croire son *Journal*. Il commençait alors à se déprendre, ou à faire semblant, de la littérature pure. Le scandale du *Voyage au Congo* battait son plein. Gide était résolu à ne pas en rester là. Le *Journal* de ces années est dominé par la question : qu'est-ce que l'Homme — comment choisir pour l'Homme? Anxieux de faire le point, de marquer une fois pour toutes ses différences, et cela particulièrement vis-à-vis des croyants, Gide va s'efforcer de rédiger une sorte de profession de foi, de bonne foi (c'est de cette époque que datent les célèbres aphorismes « la foi tout court remplace la bonne... » *Œdipe* en est l'occasion toute trouvée. On le sait bien : *Œdipe*, c'est l'Homme. Mais cet *Œdipe* de Gide sera bien différent de celui de Sophocle. Lui empruntant son affabulation, il en refuse le pathétique. Il ne s'agit plus d'émeouvoir, mais de faire comprendre. « Non parce que je suis plus intelligent, mais parce que je suis d'une autre époque; et je prétends vous laisser voir l'envers du décor, cela dût-il nuire à votre émotion, car ce n'est pas elle qui m'importe et que je cherche à obtenir : c'est à votre intelligence que je m'adresse. Je me propose, non de vous faire frémir ou pleurer, mais de vous faire réfléchir. » Loin d'essayer d'enrichir la tragédie de Sophocle, se refusant, au contraire de Cocteau dans *La machine infernale*, à tout développement psychologique des personnages, A. Gide en accentue encore la stylisation, jusqu'à la caricature — sauf pour *Œdipe*. Aussi sa pièce se joue-t-elle sur deux plans : en premier plan, *Œdipe* se confessant et monu-

loquant, ne dialoguant qu'avec lui-même, à la recherche de « sa » vérité; derrière lui, tels des personnages de fresque réduits à une seule dimension, Tirésias, Jocaste, Créon. Ce que J. Vilar dans sa mise en scène, comme Gischia dans ses décors, a admirablement mis en valeur. Nous retrouvons d'ailleurs une construction dramatique semblable dans *l'Henri IV* de Pirandello.

Une fois ce cadre donné, restait à opérer la transformation même que visait Gide. *Œdipe* demeure un drame religieux. Œdipe est aux prises, non avec les hommes, mais avec Dieu, avec les Dieux. Sophocle nous prêchait, par la bouche du Coryphée, une morale de respect et d'attente : « Aussi faut-il, attendant son dernier jour, ne proclamer heureux aucun être mortel avant qu'il ait franchi le terme de sa vie, sans avoir souffert aucun mal. » C'était peu en regard du pathétique et de la puissance de son *Œdipe-Roi*. Dans une médiocre tragédie, Corneille s'avisait que le drame d'Œdipe marquait la découverte par l'homme d'une causalité supérieure à celle de ses actes et de ses pensées :

*Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux
Cependant je me trouve inceste et parricide
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide
Ni recherché partout que lois à maintenir
Que monstres à détruire et méchants à punir.
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en accablant sur ce qu'il a prédit
Mon père à mon épée et ma mère à mon lit.*

L'Œdipe de Gide est, lui, le héros de la contestation infinie. Heureux, trop heureux, las de son bonheur, las de cette entente entre les dieux et les hommes, il s'insurge contre l'ordre du ciel et celui de la terre à la fois. Voici bien la pièce centrale de notre drame : la volonté d'Œdipe. Tirésias, les oracles, ne sont que trompe-l'œil. C'est Œdipe seul qui veut son bonheur ou son malheur, et, par là, nier à la fois les hommes et les dieux, accéder à une liberté pleine et entière qui est celle de la connaissance. Ce qui ne va pas sans contradictions, celles-là mêmes qui apparaissent en clair dans ce texte de Gide rédigé au moment où il écrivait *Œdipe* : « Cette idée de progrès de l'humanité qui maintenant domine ma vie nous amène à comprendre que l'idée du bien, confortable, rassurante et telle que la chérit la bourgeoisie, invite à la stagnation, au sommeil. Je crois que, souvent, le mal (certain mal qui n'est pas le fait d'une simple carence, mais bien une manifestation d'énergie) est d'une plus grande vertu éducative et initiatrice que ce que vous appelez le bien... Ce qui invite l'humanité au progrès est précisément de ne pas se considérer comme une fin, mais bien comme un moyen par lequel atteindre et réaliser quelque chose. C'est là ce qui me faisait dire, à travers mon Prométhée : « Je n'aime pas l'homme; j'aime ce qui le dévore. » Œdipe aussi ne veut pas se figer, se satisfaire. La quiétude tranquille de Créon, celle, plus pathétique, de Tirésias, la sienne même, qui est celle d'un homme de pouvoir, l'ennuient. Comme il est parti de la cour de Polybe, il va, par un acte fou, s'élançant hors de la sienne, se retrancher de son peuple, conquérir la seule chose

qu'il puisse encore désirer : la nuit, l'obscurité. Au lieu que, comme dans les tragédies de Sophocle et de Corneille, il soit acculé à la découverte de son parricide et de son inceste, l'Œdipe de Gide se jette furieusement dans leur connaissance — il veut passionnément « rompre » ses amarres et, par un acte fou, échapper à l'ordre des hommes, à celui de Dieu aussi, déboucher dans une liberté sans entraves, celle d'un perpétuel étonnement : « Je ne sais quoi d'héroïque et de surhumain me tourmente. Je voudrais inventer je ne sais quelle nouvelle douleur. Inventer quelque geste fou, qui vous étonne tous, qui m'étonne moi-même et les Dieux. » Et voici sans doute à quoi rêve A. Gide quand il parle d'une humanité qui ne se considérerait pas comme une fin — ce qu'elle pourrait viser : qui est le suicide.

On voit à quel degré se nouent dans cet Œdipe les différents fils de la pensée de Gide. Reste à dire qu'ils ne s'y dénouent pas, qu'*Œdipe* se clôt sur une scène singulière, où notre héros, les yeux crevés, pacifié, quitte Thèbes, allant droit devant soi, proclamant sa liberté : « Je ne suis plus un roi ; plus rien qu'un voyageur sans nom, qui renonce à ses biens, à sa gloire, à soi-même », guidé par la pure Antigone. Quel est donc ce nouvel Œdipe, satisfait de sa pauvreté, heureux enfin ? Faut-il voir là une conclusion « chrétienne » où s'exprime pleinement l'idée du rachat, par l'intercession de la pure Antigone ? A. Malraux, justement, disait à Gide : « Œdipe échappe au Sphinx, mais c'est pour se laisser bouffer enfin par sa fille... Vous devriez écrire un *Œdipe à Colonne*, où Œdipe, avant de mourir, repousserait même Antigone. » Et Gide alors d'imaginer une rencontre entre Thésée et Œdipe. Rencontre que nous pouvons lire maintenant et où notre Œdipe interprète bien étrangement son aventure : « Et d'ailleurs, ce que je voulais crever, ce n'était point tant mes yeux que la toile, que ce décor où je me démenais, ce mensonge à quoi j'avais cessé de croire, pour atteindre la réalité. Et ce monde insensible (je veux dire incompréhensible pour nos sens) est, je le sais à présent, le seul vrai. Tout le reste n'est qu'une illusion qui nous abuse et offusque notre sens du Divin. » Œdipe, le fol Œdipe cite Tirésias et parle d'expier, pour lui et pour les autres ! Ainsi A. Gide, quelques dix années plus tard, projette une étrange lumière sur son *Œdipe*, révoque ce qu'il semblait y exprimer, le rend à l'indétermination et aux hasards de la légende. J. Vilar, seul, pouvait nous le montrer, impérieux, partagé, monologuant envers et contre tous, héros et victime de sa lucidité, acharné à vouloir le bonheur, un bonheur qui ne s'apaise pas.

B. DORT.

